

Ne nous disons
jamais Adieu

EXTRAIT

EXTRAIT

Odile Vignal

*Ne nous disons
jamais Adieu*

Roman



EXTRAIT

1ère partie

Et si c'était vrai ?

EXTRAIT

EXTRAIT

1

Une autre vie

Premier jour

Cap Malheureux

Ile Maurice

4 janvier 2016

L'eau bleutée émeraude et limpide du lagon était d'un calme absolu. Pas la moindre petite brise ne venait faire onduler la surface de l'eau. Seul, au loin, on pouvait entendre le grondement sourd du fracassement des vagues de l'océan sur la barrière de corail. Sur la côte, implantée sur un tapis de verdure, la célèbre petite église de *Cap Malheureux* se dressait fièrement face au lagon. Murs blancs, toit rouge flamboyant comme les arbres du même nom que recèle l'île, elle ressemblait à une tache de sang qui aurait été déposée là, au milieu de ce cadre idyllique, comme pour honorer la mémoire des nombreux

naufragés qui ont perdu la vie sur cette côte du Nord de l'île Maurice. Ce nom de *Cap Malheureux* aurait été donné à cette partie de l'île par les colons français lorsqu'elle fut envahie par les anglais qui s'en emparèrent en 1810.

C'est dans ce paysage paradisiaque, que François, comme il avait l'habitude de le faire régulièrement, était parti pêcher sur son bateau baptisé *My way*. Il était vêtu d'un maillot de bain bleu marine et d'un T-shirt blanc qui faisait ressortir à merveille la couleur de sa peau dorée par le soleil. Ses cheveux blonds illuminaient son visage juvénile et accentuaient son regard bleu azur qui se perdait à contempler l'immensité de l'océan indien. Le vague à l'âme, seul, il laissait dériver ses pensées, ses souvenirs au fil de l'eau, se remémorant ses années de bonheur au grès des heures

qui s'égrenaient lentement en cette fin d'après-midi.

Comme si le temps s'était soudain suspendu ...

Il était tombé amoureux de cette île en octobre 1973, lorsqu'il y séjourna quelques jours pour la première fois avec sa fiancée. En France, emporté dans le tourbillon d'une vie publique et effrénée, ces quelques jours passés sur l'île avaient été enchanteurs. Baignades, ski nautique, balades, il avait pu vivre ici incognito, loin de tout et de tous, au rythme de la vie locale. Il avait apprécié la gentillesse et la convivialité des Mauriciens, les accompagnant sur leur bateau à la pêche au gros, partageant avec eux le fruit de leur pêche, le soir, sur un immense barbecue organisé sur la plage...riant, plaisantant, chantant, il avait perçu auprès d'eux une chaleur humaine et

une générosité qu'il n'avait pas réussi à retrouver depuis son enfance. Sous bien des aspects, cette île lui rappelait avec ravissement sa jeunesse passée sur les bords du Canal de Suez... Il avait fait aussi de longues promenades avec sa fiancée, main dans la main, le long de la plage de sable blanc jonchée de coraux. Fous amoureux, ils s'étaient alors promis l'un à l'autre un amour éternel...

Bien des années plus tard, sa fiancée, Jane, était devenue sa femme. Ils s'étaient mariés en Finlande, à Yvinka, petit village natal de Sofia, et ils vivaient six mois de l'année à Helsinki et l'autre partie de l'année, ils venaient la passer sur l'île Maurice, dans leur villa pieds dans l'eau, à Tamarin, lorsque l'emploi du temps de Jane leur en laissait le temps. Elle était mannequin, un métier qu'elle adorait. Mais François ne voulait plus qu'elle travaille. Jaloux, il

aurait voulu pouvoir ne la garder qu'à lui, il l'aimait tant, il avait si peur de la perdre... une seconde fois. Régulièrement, ils se querellaient à ce sujet. Il lui disait souvent que s'il pouvait l'enfermer dans une cage en or, il le ferait ! Mais Jane, malgré l'amour incontestable qu'elle lui portait, tenait à garder une vie professionnelle et son indépendance financière. François ne comprenait pas car il lui offrait tout ce dont elle avait besoin, mais il respectait son choix malgré tout, souvent rongé par l'angoisse de la perdre et par la crainte qu'elle en aime un autre.

Cap malheureux ... Les années précédentes, lorsque François se rendait avec sa femme dans ce coin de l'île, il se demandait toujours pourquoi un cadre aussi magnifique portait un nom si triste, un nom qui sonnait comme une malédiction... A

présent, lui qui vivait un passage si difficile, ce nom avait tout son sens !

Malheureux, il l'était en effet ! La disparition soudaine de sa femme, Jane, l'été dernier, l'avait anéanti. Victime d'un AVC (Arrêt Vasculaire Cérébral), Jane était partie brutalement, laissant François complètement désespéré, et se culpabilisant parfois de ne pas être arrivé plus tôt pour la sauver ! Malgré son immense chagrin, il continuait néanmoins tant bien que mal à « garder le cap » pour leur fille, Margaux, âgée de trois ans, assurant le quotidien de la fillette avec l'aide de son amie Jacotte. Son désir d'avoir une fille remontait à très longtemps, et il fut le plus heureux des hommes lorsque Sofia lui en donna une. Malheureusement, c'est à partir de la naissance de la fillette que la santé de Jane se dégrada.

En se remémorant son histoire, le cœur de François se noua. Ses yeux bleus brillèrent et se remplirent bien malgré lui de larmes qui coulèrent chaudement le long de ses joues. D'un revers de main, il les essuya furtivement. Mais le chagrin était là, tenace. Alors que le paysage qui l'entourait ressemblait à celui du Paradis terrestre, intérieurement son cœur vivait un enfer ! Avec Jane, il avait tout partagé, vécu l'extraordinaire et l'invraisemblable, tenant leurs promesses jusqu'au bout ...un amour hors du temps, un amour-passion comme il en existe rarement. Maintes fois, ils s'étaient séparés, maintes fois ils s'étaient réconciliés. Parfois, François avait eu d'autres aventures, d'autres amourettes sans lendemain, mais avec Jane, cela avait été autre chose. Un amour au dessus de tout. Un amour absolu que rien ne pouvait

détruire, même pas la mort. Encore moins la mort !

« Notre histoire est digne de celle de Roméo et Juliette » pensait François en fixant l'horizon tout en triturant machinalement sa gourmette. Durant les trois premiers mois qui avaient suivi la disparition de Jane, la souffrance ne lui avait laissé aucun répit, le torturant à chaque seconde. Une blessure à vif qui le hantait du matin au soir. Et si la mort lui permettait de la retrouver, une nouvelle fois ?... Il avait alors pensé à mettre fin à son calvaire et à en finir pour aller la rejoindre, comme elle l'avait fait, elle, la première fois... Se pendre à une corde ? Avaler une boîte de somnifères ? Se jeter au fond de l'océan ? ... Mais à chaque fois, la perspective du mal qu'il ferait à leur fille, Margaux, l'empêchait de passer à l'acte. Il n'avait pas le droit de lui infliger

cette souffrance et de faire d'elle une orpheline !

La rage des premières semaines avait ensuite laissé place à une infinie tristesse, comme si la vie s'était arrêtée, figée, congelée dans une fatalité cette fois-ci irrémédiable. Ecrasé par le deuil, il s'était fermé à la vie durant plusieurs semaines, refusant de rencontrer quiconque, refusant l'aide et la compassion de son entourage. Il s'était isolé, anéanti, sans projet, errant à l'intérieur de lui-même tel un fantôme dans une maison hantée, se laissant dériver comme un bateau sans capitaine...

A présent, six mois s'étaient écoulés. Même si la douleur de la perte de Jane était toujours vive, il commençait à accepter son état. Un miracle ne se produit qu'une fois, et là, il s'agissait bien de la deuxième fois ! Il n'avait plus rien à espérer désormais. Il

devait vivre avec l'idée que, cette fois-ci, plus jamais il ne la reverrait.

A travers de petites choses de tous les jours, il essayait de reprendre goût à la vie : un match de tennis avec quelques amis, une promenade au square avec Margaux, quelques blagues avec son fidèle ami Jean-Pierre... Il essayait de lutter contre ce monstre invisible qui le grignotait de l'intérieur. Tapis dans l'ombre, il semblait guetter, prêt à lui arracher les tripes à chaque instant. Il suffisait de presque rien pour que sa douleur intérieure lui saute à la gorge. Tout lui rappelait Jane : une femme blonde croisée dans la rue, une démarche, un parfum, une musique écoutée à la radio, une fleur qu'elle avait aimé, une revue dans un kiosque où s'affichait encore sa photo... Parfois, son souvenir venait le hanter jusque dans son sommeil. Il se réveillait en sursaut en pleine nuit, trempé de sueur, tremblant,

revivant incessamment les dernières minutes qui ont précédé le drame. Il s'en voulait tellement de ne rien avoir pu faire, de n'être pas arrivé quelques minutes plus tôt.

Aujourd'hui, le souvenir de Jane était encore plus douloureux, car, chaque année, ils avaient pris l'habitude de fêter non seulement la Saint Valentin le 14 février, mais également sa propre fête, le 15 février, dans l'un des meilleurs restaurants de l'île Maurice en souvenir d'un temps passé, en souvenir d'une autre époque et d'une autre vie...

Souvent, ils se rendaient dans le restaurant gastronomique *La rose des vents* à Port-Louis où François était un habitué des lieux, non seulement parce qu'il venait y dîner ou y déjeuner régulièrement avec Jane, mais également parce qu'il était un œnologue de

renom et les plus grands restaurants de l'île Maurice et de Finlande venaient le solliciter pour animer des conférences, organiser des formations, non seulement pour les hôteliers et les restaurateurs, mais également pour les entreprises et les particuliers. Passionné par les vins Français et essentiellement par les Bordeaux depuis des décennies, François prenait un véritable plaisir à partager et à transmettre sa passion en faisant explorer et comprendre la richesse des plus grands vins Français. Souvent, il conseillait aussi les sommeliers et leur dévoilait les secrets des accords mets et vins tout en leur déclarant :

- Si l'on veut faire pleinement l'expérience permettant de comprendre le vin, il faut connaître avant tout son histoire, mais également pouvoir, à partir de celle-ci, discerner entre autres, sa robe, son bouquet, ses saveurs, son équilibre et ses harmonies

et pouvoir, à partir de là, choisir alors les meilleurs accords plats et vins.

La soirée de Saint Valentin de l'année dernière, ils l'avaient passé dans le cadre magnifique du restaurant de la *Rose des vents* qui offrait une vue panoramique sur l'océan. Sur le splendide piano à queue noir verni, un pianiste interprétait avec romantisme des musiques de piano-bar. Il revoyait alors Jane, éblouissante dans sa robe rouge moulante, qui étalait sur son visage rayonnant un large sourire. Pour cette soirée un peu spéciale, le restaurant avait fait venir une équipe de chefs étrangers afin de faire concocter les mets par les meilleurs cordons-bleus de la planète. Ce jour là, François avait mis un soin tout particulier à choisir les vins :

- Amuse Bouche d'Amour
accompagné de *Champagne Blanc*

de blanc Paul Goerg 2010

- Roulade de Saumon, crabe et palmiste servie avec un *Château Roubine Rosé 2011*

- Filet de cerf avec chips d'arouille et pois mange tout accompagné d'un *Château Grand Renouil 2009* (Bordeaux, très grand Millésime alliant puissance et finesse)

- Dessert glacé fruit de la passion/chocolat accompagné de sa brochette de macarons servis avec un *Muscat de Rivesaltes 2011*

Les goûts de François pour le vin se portaient en priorité sur les Bordeaux qu'il plaçait au dessus de tout. Intarissable sur le sujet, il pouvait en parler pendant des heures sans jamais se lasser, sans jamais

être à court d'arguments pour vanter ses mérites. Il avait une telle passion pour ce vin qu'il décida d'appeler sa fille du nom de *Margaux* et non pas *Margot*, comme l'avait fait déjà auparavant pour sa propre fille, Ernest Hemingway.

Soudain, François pris conscience que le soleil commençait à décliner rapidement. Se filtrant un passage à travers les quelques nuages qui parsemaient l'horizon, il inondait le ciel et le lagon de flamboyantes couleurs pourpres et orangées qui rappelaient avec ravissement à François son enfance passée au bord de la Mer Rouge. Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre : 18 h 12. Il était temps à présent de remettre en route le moteur de son bateau le *My way* afin de rentrer avant la tombée de la nuit qui surgissait toujours de manière rapide sur l'île. La pêche avait été fructueuse : calamars, caranges, rougets, et quelques

cordonniers qu'il dégusterait avec plaisir ce soir, grillés au barbecue, et juste arrosés d'un filet de jus de citron.

Il ferma les yeux, comme pour mémoriser une dernière fois ce paysage enchanteur qu'il avait eu devant les yeux tout l'après-midi, il prit une grande respiration, et se mit à fredonner une vieille chanson : « En souvenir, de tout ce qui n'existe plus ... je n'aime plus l'amour, en souvenir ... de toi ... » A présent, il savait qu'il avait devant lui l'éternité... Mais à quoi bon, s'il lui fallait vivre sans celle qu'il aimait tant !... Puis il démarra le moteur de son bateau pour regagner la rive.

Sur la plage, face à la petite église au toit rouge, deux bras s'agitaient comme pour lui faire signe. Il se rapprocha et pu distinguer son fidèle ami Jean-Pierre qui était venu le rejoindre. Il accosta à quelques mètres du

rivage, jeta l'ancre, récupéra son panier rempli de poissons, et sauta dans l'eau qui lui arrivait aux genoux afin de rejoindre la plage.

- Salut Boubou !! Qu'est-ce que tu fais ici ? s'exclama t-il.

Il avait pour habitude de donner d'amicaux surnoms aux gens qu'il appréciait. Et Jean-Pierre était un ami de longue date, un ami à qui il donnait toute sa confiance. Jamais il ne l'avait trahi. Lui seul était au courant de son grand secret qu'il avait partagé avec Jane.

- Jacotte m'a dit que tu étais venu taquiner le poisson sans m'en avertir ! Alors tu fais bande à part maintenant ? répliqua Jean-Pierre.

- Oh tu sais, j'avais besoin d'être seul ...

- Seul à ruminer ton chagrin ?? Il est temps que tu redresses la tête ! Il est temps de tourner la page et que tu acceptes la réalité ! Bon Dieu, remue-toi enfin ! Margaux a besoin de toi, tu sais !

- Je sais ...

Derrière l'église, sur la pelouse verte, Jean-Pierre avait garé sa moto sous un cocotier. Une moto flambant neuve, au moteur puissant, avec un large siège en cuir noir, et un coffre démesurément grand, qu'il avait fait venir spécialement de France. Il prenait un malin plaisir à sillonner à grande vitesse les routes étroites de l'île, et bien que la conduite à gauche soit de rigueur, cela ne semblait lui poser aucun problème.

- Je te ramène ? proposa t-il à François. Tu n'as qu'à déposer tes poissons dans mon coffre ... et je te fais découvrir la puissance de ma nouvelle moto !

- Oh non ! Pas question ! Tu conduis comme si tu étais sur un circuit de Formule 1 ! Je préfère rentrer en taxi !

- Tu exagères ! Je conduis vite, d'accord, mais avec sûreté ! Et tu le sais très bien !

- Inutile d'insister ! Margaux a déjà perdu sa mère et je ne tiens pas à faire d'elle une orpheline !

- Comme tu voudras ... Mais dis-moi, ce n'est pas toi qui aimais la vitesse autrefois ?...

- C'était une autre époque Boubou ! ... Une autre époque ...

A cet instant, son taxi arriva, à l'heure précise à laquelle il le lui avait demandé : 18 h 30, juste trente minutes avant le coucher de soleil. Jean-Pierre enfila alors son casque, enfourcha sa moto et démarra

en trombe non sans avoir fait un dernier signe de la main à François.

- Pourvu qu'il soit prudent, pensa François, en jetant dans le coffre du taxi son sac isotherme rempli de poissons.

Il s'installa à l'arrière, derrière le chauffeur afin de pouvoir admirer le coucher de soleil tout le long de la côte durant le trajet jusqu'à son domicile.

- Direction Tamarin ! ordonna t-il au chauffeur.

Le taxi longeait la côte, et François observait avec ravissement le soleil qui décroissait lentement à la verticale dans l'océan. Longeant les plages, les filaos défilaient à grande vitesse à travers la vitre du taxi. Ces grands arbres d'origine Australienne, d'une vingtaine de mètres, très présents sur les plages de l'île Maurice

comme sur celle des Antilles ou des îles du Pacifique, affichaient en contre-jour leur silhouette élancée, avec en fond, un ciel aux nuances de couleurs orangées.

Pereybère, Grand Baie, Mont Choisy, Trou aux Biches ... Le taxi traversait une à une les villes de la côte Ouest de l'île quand soudain, le téléphone de François se mit à vibrer. Un SMS venait de s'afficher sur l'écran le dérangeant dans sa contemplation du paysage.

« Je suis à Port-Louis. J'ai trouvé une brocante formidable remplie d'objets qui vont te plaire. Une vraie caverne d'Ali Baba ! Viens me rejoindre ! On se retrouve sur la place devant les canons ... »

Jean-Pierre

Devant son message qui ne laissait place à aucune contestation, François envoya en retour un simple « *J'arrive !* » de confirmation à Jean-Pierre. Tous les deux étaient passionnés par les vieilles choses, les vieux objets qui portaient en eux un passé, une histoire, un vécu. Ils aimaient chiner les boutiques, les brocantes, à la recherche d'objets insolites, uniques, parfois extraordinaires comme cet immense os de mâchoire de requin que François avait un jour déniché pour un prix dérisoire et qu'il s'amusait à montrer à ses amis en plaçant sa tête à l'intérieur !

Jean-Pierre, brun et de corpulence forte, ne ressemblait en rien à François, blond, mince et svelte, mais leurs différences physiques n'altéraient nullement ce duo d'amis inséparables. Depuis de nombreuses années, ayant travaillé longtemps ensemble, leur complicité évidente crevait les yeux et

faisait plaisir à voir. L'un et l'autre n'étaient jamais en reste pour plaisanter, faire le pitre, ou organiser des blagues démoniaques à leur entourage. Jean-Pierre était à présent en retraite et coulait une vie douce et paisible sur l'île Maurice avec sa femme et quelques précieux amis dont François faisait partie.

A l'origine, la ville de Port-Louis n'était qu'un port de commerce lorsque, dans le courant du XVIIIème siècle, le gouverneur français François de la Bourdonnais, décida d'en faire la capitale de l'île Maurice. Il le baptisa alors *Port-Louis* en hommage au roi Louis XV. La ville, qui devint alors le siège administratif de la colonie française sur l'île, se développa et devint alors la principale base navale et surtout un port important de la route des Indes. Port Louis continua sa croissance jusqu'à la deuxième moitié du XIXème siècle, puis, en 1869,

l'ouverture du canal de Suez lui porta préjudice en mettant l'île Maurice à l'écart. Un peu oublié dans le monde maritime, il reste pourtant encore aujourd'hui, au début du 21ème siècle, le port qui draine le fret le plus important de l'océan indien.

Le taxi déposa François devant le port, face aux canons tournés vers l'océan comme s'ils attendaient l'arrivée imminente d'un bateau ennemi, et Jean-Pierre était déjà là, assis sur un banc, en train de se goinfrer d'une énorme barquette de frites qu'il n'avait pu s'empêcher d'aller acheter au restaurant rapide situé juste en face. Il affichait fièrement sa bedaine avantageuse qu'il n'était nullement pressé de perdre, malgré les gentilles railleries de François et ses conseils incessants dignes des meilleurs diététiciens sur l'hygiène alimentaire et sportive auquel il devrait se

plier, allant parfois jusqu'à lui faire des ordonnances !

- Je sais ce que tu vas encore me dire à propos de mon cholestérol !!... Allez viens ! Suis-moi ...

François sorti de leur étui ses lunettes de soleil *Ray ban* et les posa sur son nez.

- Oh pas de crainte ! Ici personne ne te reconnaîtra ! déclara Jean-Pierre. Dépêchons-nous car la boutique ferme à 19 heures. Il nous reste moins de dix minutes !

D'un pas rapide et décidé, ils marchèrent en direction du centre ville où les rues commençaient à être désertées par les passants. En effet, comme sur beaucoup d'îles, la vie nocturne dans les rues mal éclairées est pratiquement inexistante en semaine. Seul le week-end est propice à quelques sorties et festivités lorsque la nuit

est tombée. Ils arrivèrent en un rien de temps devant la boutique d'antiquité. Tous les clients avaient déserté le lieu. Seul derrière son comptoir, alors qu'il s'apprêtait à fermer son magasin, un petit homme chauve aux lunettes rondes releva la tête de son journal lorsqu'il les vit entrer. Il se leva en maugréant pour aller retourner l'étiquette de la porte d'entrée, afin que le côté « CLOSED » soit visible de l'extérieur.

Pendant ce temps, Jean-Pierre et François observaient presque un à un les différents objets. Une vraie caverne d'Ali Baba, en effet ! Difficile de se frayer un passage au milieu de cet amas désorganisé d'objets de toute sorte. A l'entrée, une belle collection de coquillages de l'océan indien : des striés, des tachetés, des dentelés, nacrés, cornus, coniques. Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les formes, et de toutes les

couleurs. Accrochés au mur, des animaux empaillés, des machoires de requins, une défense d'éléphant en ivoire, un crâne de cachalot, un squelette authentique du Dodo, animal emblématique de l'île, aujourd'hui disparu.

Parmi tout ce bric à brac, il était impossible de ne pas remarquer les deux énormes carapaces de tortues qui triomphaient fièrement dans un coin de la pièce.

- Je vous en achète une ! lança François. Vous assurez la livraison, j'espère ?

- Mais non ! Tu vas devoir te la coltiner sur les épaules jusqu'à ton retour chez toi ! tonitrua Jean-Pierre dans un large éclat de rire.

Plus loin, on pouvait trouver de la vaisselle, des théières, une grosse malle en

bois sculptée, une maquette de bateau. Perdu au milieu d'un dédale de bibelots, de vieux appareils photo dont un très ancien avec chambre noire à soufflets, de vieilles caméras, deux électrophones, un magnétophone avec bandes magnétiques, des magnétoscopes ...

Tandis que Jean-Pierre essayait de négocier, avec le vendeur, le prix d'un magnifique portefeuille en peau de crocodile, l'attention de François fut attiré par un ordinateur portable, qui lui parut assez récent comparé aux autres objets que regorgeait ce magasin. Il s'en approcha et l'examina de près. De la marque ASUS, la coque et le clavier était d'un blanc immaculé qui donnait à l'appareil un style très féminin et qui lui rappelait celui qu'avait possédé Jane, et qu'il avait récupéré à son décès. Malheureusement, l'appareil tomba en panne peu de temps

après, et fut irrécupérable. Il possédait chez lui un PC mais il avait aussi besoin d'un nouvel ordinateur portable, indispensable pour gérer ses rendez-vous. Bien sûr, il aurait pu s'en acheter un neuf, mais celui-ci était parfaitement identique à celui de Jane.

- Il fonctionne cet ordinateur ? demanda-t-il au vendeur.

- Evidemment ! Ce n'est pas un objet de décoration ! C'est l'ancien portable d'une amie et j'ai fait formater le disque dur et réinitialiser tout le système par un professionnel. Il m'a assuré qu'il était comme neuf.

- Vous le vendez-combien ?

- 14000 roupis ... environ 350 euros !

- C'est d'accord ! Je vous le prends ! déclara François en cherchant les billets dans son portefeuille. Une fois la carapace

de la tortue réglée, il ne lui restait plus assez pour acquérir l'ordinateur. Il essaya de négocier mais rien n'y fit. Le vendeur resta sur sa position. Il allait repartir déçu, lorsque Jean-Pierre arriva à la rescousse.

- Je vais te l'offrir pour fêter la vente de mes meilleures bouteilles de *Château Margaux Millésime 2000*. Je te dois bien ça car cette vente qui s'est faite au meilleur prix, c'est à toi que je la dois ! Toi qui a su si bien argumenter, négocier et vanter les mérites de ces bouteilles !!

- Merci Boubou ! C'est très gentil à toi ! C'est Margaux qui nous a porté chance ! répondit François avec un clin d'œil.

Le vendeur, pressé de fermer sa boutique, avait déjà emballé l'ordinateur, il le tendit à François tandis que son ami régla la somme convenue. Ils regagnèrent le taxi qui attendait François, et Jean-Pierre récupéra

sa moto. Ils reprirent la route en direction du sud. Le taxi, coincé dans les embouteillages habituels de fin de journée à Port-Louis, se fit doubler par la moto de Jean-Pierre qui slalomait habilement entre les voitures. François serrait sur ses genoux l'ordinateur que venait de lui offrir son ami, sans savoir que son achat allait modifier le cours de sa vie.

EXTRAIT